



HAL
open science

Enseigner l'allemand par les livres : Strasbourg et la librairie pédagogique au XVIIIe siècle

Emmanuelle Chapron

► To cite this version:

Emmanuelle Chapron. Enseigner l'allemand par les livres : Strasbourg et la librairie pédagogique au XVIIIe siècle. Histoire et civilisation du livre - Revue internationale, 2015, Strasbourg, le livre et l'Europe, XVe-XXIe siècles, 11, pp.129-148. <halshs-01487302>

HAL Id: halshs-01487302

<https://shs.hal.science/halshs-01487302v1>

Submitted on 11 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Emmanuelle Chapron, « Enseigner l'allemand par les livres : Strasbourg et la librairie pédagogique au XVIII^e siècle », *Histoire et civilisation du livre*, XI, 2015, p. 129-148.

Résumé :

L'article invite à une réflexion large sur les conditions sociales, intellectuelles et matérielles de la production des outils de l'enseignement de l'allemand dans le royaume de France au XVIII^e siècle – méthodes, grammaires, dictionnaires ou textes de langue. Dans la mesure où une partie importante de cette production se joue à Strasbourg, il faudra s'interroger sur la manière dont cette localisation a pu infléchir la conception même de ces outils et de leurs usages pédagogiques. Deux pistes seront ainsi suivies. D'un côté, par sa situation au confluent de deux bassins linguistiques, la production strasbourgeoise semble avoir intensifié un caractère par ailleurs relativement courant de ces outils pédagogiques : leur réversibilité, c'est-à-dire la possibilité de les utiliser pour des Français apprenant l'allemand, comme pour des germanophones apprenant le français. D'un autre côté, la possibilité que l'on a à Strasbourg, contrairement à Paris, d'imprimer (ou non) en caractères gothiques, amène les auteurs et les éditeurs à prendre position sur ce point, dont les implications sont à la fois pédagogiques et culturelles.

**Enseigner l'allemand par les livres :
Strasbourg et la librairie pédagogique au XVIII^e siècle.**

Emmanuelle Chapron
Aix-Marseille univ, CNRS, Telemme, Aix-en-Provence, France
Institut universitaire de France

En 1784 paraissent à Paris deux volumes imprimés en allemand, derrière une page de titre bilingue : *Colomb ou la découverte des Indes occidentales, lecture amusante et utile pour les enfans et les jeunes gens* et *Robinson le jeune, amusement utile pour les enfans*¹. Les deux textes sont l'œuvre du célèbre pédagogue allemand Johann Heinrich Campe, mais le texte allemand a été revu, à l'usage des jeunes Français qui apprennent l'allemand, par un ancien professeur de l'École royale militaire de Paris, Georg Adam Junker (1716-1805). Les ouvrages paraissent sous son adresse et sous celle du libraire parisien Couturier, mais ils ont été imprimés en caractères gothiques par l'imprimeur strasbourgeois Philippe Jacques Dannbach. *Colomb* et *Robinson* paraissent ainsi au carrefour de plusieurs évolutions : le développement de l'apprentissage de la langue allemande dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la diversification des supports pédagogiques et leur circulation à l'échelle européenne, enfin le renouveau de l'imprimerie strasbourgeoise dans les dernières décennies du XVIII^e siècle.

¹ *Robinson der Jüngere, zur angenehmen und nützlichen Unterhaltung für Kinder. C'est-à-dire, Robinson le jeune, amusement utile pour les enfans*, Strasbourg ; Paris, l'éditeur et Couturier, 1784. *Columbus, oder Die Entdeckung von Westindien, ein angenehmes und nützliches Lesebuch für Kinder und junge Leute. C'est-à-dire, Colomb, ou La découverte des Indes occidentales, lecture amusante et utile pour les enfans et jeunes gens*, Strasbourg ; Paris, chez l'éditeur et Couturier, 1784.

Ce point de départ invite à une réflexion plus large sur les conditions sociales, intellectuelles et matérielles de la production des outils de l'enseignement de l'allemand dans le royaume – méthodes, grammaires, dictionnaires ou textes de langue. Dans la mesure où une partie importante de cette production se joue à Strasbourg, il faudra s'interroger sur la manière dont cette localisation a pu infléchir la conception même de ces outils et de leurs usages pédagogiques. Deux pistes seront ainsi suivies. D'un côté, par sa situation au confluent de deux bassins linguistiques, la production strasbourgeoise semble avoir intensifié un caractère par ailleurs relativement courant de ces outils pédagogiques : leur réversibilité, c'est-à-dire la possibilité de les utiliser pour des Français apprenant l'allemand, comme pour des germanophones apprenant le français. D'un autre côté, la possibilité que l'on a à Strasbourg, contrairement à Paris, d'imprimer (ou non) en caractères gothiques, amène les auteurs et les éditeurs à prendre position sur ce point, dont les implications sont à la fois pédagogiques et culturelles.

Lieux et outils de l'apprentissage de l'allemand en France

L'histoire de l'enseignement de la langue allemande est celle d'une diversification des lieux, des publics, des formes et des finalités sociales, particulièrement marquée à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle². Dès la fin du siècle précédent, l'apprentissage de l'allemand est bien attesté dans les milieux aristocratiques, dans les compagnies militaires et dans certaines villes marchandes. Son utilité pour les officiers est longtemps le seul argument en faveur d'une langue à laquelle l'on reconnaît peu de vertus musicales et intellectuelles. Dans les années 1680, on enseigne l'allemand dans les compagnies de cadets gentilshommes³. La matière fait également partie de la formation des marchands, dans les villes où est implantée une colonie allemande – il y a des maîtres d'allemand à Bordeaux, qui exercent comme précepteurs ou dans les pensions privées⁴. Si l'apprentissage peut commencer durant l'enfance dans les milieux commerciaux et aristocratiques, auprès de maîtres ou de domestiques allemands, le public adulte constitue une partie importante des commençants.

L'enseignement de la langue se développe plus nettement à partir du milieu du XVIII^e siècle, qui voit s'imposer, pendant quelques décennies, une véritable « mode allemande » et s'affirmer plus largement l'intérêt pour la question des langues vivantes. Il ne s'agit pas pour autant de « scolarisation » de l'enseignement, qui continue à se faire ordinairement après les années d'école, à travers des leçons privées ou des cours particuliers. Les almanachs et les petites affiches révèlent le nom des maîtres de langue qui proposent leurs services aux

² Paul Lévy, *La langue allemande en France*, Paris et Lyon, IAS, 1950. Jean Caravolas, *Histoire de la didactique des langues au siècle des Lumières*, Montréal, Presses de l'université / Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2000, p. 89-95. Ulrike Krampfl, « Fremde Sprachen, Adelserziehung und Bildungsmarkt im Frankreich der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts », dans Helmut Glück, Mark Häberlein (dir.), *Militär und Mehrsprachigkeit im neuzeitlichen Europa*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2014, p. 97-112.

³ En plus des exercices en salle d'armes, les cadets suivent des cours de mathématiques, de dessin, de langue allemande et de fortifications (Daniel Porquet, *L'École royale militaire de Pontlevoy. Bénédictins de Saint-Maur et boursiers du roi, 1776-1793*, thèse sous la direction d'O. Chaline, Paris-IV, 2011, p. 28).

⁴ François Cadilhon, Jean Luc Garret, « L'enseignement de l'allemand au lycée de Bordeaux (1809-1940) », dans Alain Ruiz (éd.), *Présence de l'Allemagne à Bordeaux du siècle de Montaigne à la veille de la Seconde Guerre mondiale*, Bordeaux, PUB, 1997, p. 235-241.

particuliers et aux familles⁵. L'*État ou tableau de la ville de Paris* indique pour l'année 1763 les noms de trois maîtres d'allemand (le saxon Cocceius, Marchand et Rhombius fils), l'*Année littéraire* de 1765 évoque « M. Rhombius qui depuis près de vingt ans enseigne la langue allemande ». À un degré un peu supérieur d'institutionnalisation se trouvent les cours publics de langues annoncés par les gazettes : à Paris, l'Académie des langues fondée en 1765 par O'Reilly et le cours public de Rhombius, en 1766, qui enseigne pour 18 l. par mois. En 1785 ouvrent à Paris une École des langues et belles-lettres où l'on peut apprendre l'allemand, l'anglais, l'italien et l'espagnol pour 72 l. par an, et à Lyon un cours de langue dirigé par Domergue. Si le public visé est ici adulte, les pensions privées proposent aux familles des maîtres de langue pour les enfants qui leur sont confiés – en dehors des cours communs et moyennant un surcoût de pension. À côté de la musique, de l'escrime, de la danse, on peut apprendre ainsi l'allemand dans la Maison d'institution pour la jeune noblesse, dans l'Institution militaire pour la jeune noblesse de Rollin (30 élèves payant 1000 l. de pension), à l'Institution pour la jeune noblesse de l'abbé Moret⁶.

L'intégration de l'allemand dans le cursus ordinaire des enseignements relève de l'exception. C'est le cas à l'École royale militaire fondée à Paris en 1751, où l'allemand figure dès l'origine dans le tronc commun des enseignements, de même que l'italien, « plus particulièrement utiles aux militaires parce que nos armes ne se portent jamais qu'en Allemagne ou en Italie »⁷. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, un enseignement d'allemand est également dispensé aux pages de la petite et de la grande Écurie du roi et d'autres maisons princières, mais il y conserve un caractère d'« art d'agrément »⁸. Des maîtres d'allemand sont enfin attestés dans certains des collèges provinciaux issus de la réforme de l'École royale militaire en 1776 (Brienne, Sorèze, Rebais, La Flèche, Pontlevoy), mais les cours, facultatifs sauf à Effiat où ils sont obligatoires, sont dispensés par des maîtres rétribués en sus par les parents, de même que pour les autres langues étrangères ou les arts d'agrément. Ils ne concernent donc qu'un petit nombre d'élèves (une vingtaine à Pontlevoy), appelés à faire montre de leurs talents lors des exercices publics annuels⁹.

La carrière des professeurs témoigne de la grande labilité de ces structures : Georg Adam Junker enseigne successivement à un public militaire adulte (les officiers français cantonnés à Hanau, sa ville natale, au moment de l'occupation française de la Hesse en 1760), aux jeunes élèves de l'École royale militaire dans les années 1760 et comme « maître de langue » indépendant dans le Paris des années 1770¹⁰. Schwartz, son collègue à l'École royale militaire, enseigne lui pendant huit ans au régiment d'infanterie du Roi, puis dans l'Académie

⁵ On n'a pas de travaux sur les maîtres de langue allemande sous l'Ancien Régime. Pour la période suivante, Michel Espagne, Françoise Lagier, Michael Werner, *Le maître de langues. Les premiers enseignants d'allemand en France (1830-1850)*, Paris, Éditions de la MSH, 1991.

⁶ V. Thiéry, *Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris*, 2 vol., Paris, 1787, I, 56, 147, 233, II, 154, 560, 562

⁷ Dominique Julia, « École militaire », dans Marie-Madeleine Compère, Dominique Julia, *Les collèges français, 16^e-18^e siècles. Répertoire 3*. Paris, Paris, INRP, 2002, p. 413-422.

⁸ Gaston de Carné, *Les Pages des écuries du roi. L'école des pages*, Nantes, Forest et Grimand, 1886, p. 154. Barbara Kaltz, « L'étude de l'allemand en France : de ses débuts « pratiques » à l'établissement de la germanistique à l'université », *Historiographia Linguistica*, XXVII, t. 1, 2000, p. 1-20, à la p. 14.

⁹ D. Porquet, *L'École royale militaire*, p. 296.

¹⁰ Il tient trois fois par semaine un cours de grammaire allemande (mais aussi de droit, de géographie et d'histoire) dont il fait la publicité par la voie des petites affiches (Krampl, « Fremdsprachen », p. 109).

des langues de O'Reilly. Comme le souligne Ulrike Krampfl, le prestige des établissements militaires royaux facilite la transformation de leurs anciens maîtres de langues en « entrepreneurs d'éducation »¹¹.

Les supports didactiques se multiplient en conséquence, participant à la « disciplinarisation » de l'allemand, c'est-à-dire à la définition de contenus, d'instruments et de finalités propres à l'enseignement – mais pas encore à sa « scolarisation », dans la mesure où cet enseignement se joue dans des contextes très divers¹². L'histoire de la production de ces instruments, méthodes, grammaires, dictionnaires et textes de langue, correspond aux deux grands temps forts du développement de l'enseignement de l'allemand en France retracés plus haut. Des « méthodes pour apprendre la langue allemande » sont publiées dès la seconde moitié du XVII^e siècle. Leur production reflète l'intérêt intellectuel croissant pour les questions grammaticales, les besoins pratiques des voyageurs et les circonstances guerrières et politiques de l'annexion de l'Alsace, puis de Strasbourg au royaume, en 1681. Ces méthodes incluent en général une grammaire et quelques dialogues de conversation courante, utiles aux voyageurs comme aux militaires. Auteur d'un *Art de parler allemand* publié en 1690, Léopold privilégie ainsi pour ses exemples « des termes et des expressions qui regardent la guerre, parce que je les ai jugés les plus nécessaires »¹³. En quelques décennies paraissent à Paris les méthodes de Pierre Bense-Dupuis (1643, 1658 et 1674), de Johann Perger (1665 et 1681), de D. J. Heim (1673) et de C. Léopold (1690, avec des rééditions en 1728, 1744 et 1761)¹⁴. Cette production connaît son pendant à Strasbourg, au moment où l'annexion à la France suscite une floraison de dictionnaires, de grammaires allemandes et françaises destinées aux maîtres de langues qui enseignent aux élites sociales, à l'administration et à l'État major¹⁵. Les imprimeurs reprennent alors certains des titres parisiens (la grammaire de Perger est publiée en 1693 par F. G. Schmuck) ou publient des titres propres, comme la *Méthode abrégée pour apprendre en peu de tems la langue allemande* de J. de La Champagne (Schmuck, 1689)¹⁶. La production se stabilise ensuite. Elle est dominée par la *Nouvelle méthode complete pour apprendre la langue allemande par le moyen de la françoise*, qui paraît six fois entre 1711 et 1747, d'abord chez la veuve J.-F. Spoor, puis chez J. R. Dulsecker.

¹¹ Krampfl, « Fremdsprachen », p. 108.

¹² Alain Chervel, « L'histoire des disciplines scolaires. Réflexions sur un domaine de recherche », *Histoire de l'éducation*, 18, 1988, p. 58-119.

¹³ C. Léopold, *Art de parler allemand*, Paris, l'auteur et J. Boudot, 1690, Avertissement, p. II (rééditions : Paris, 1728, 1744, 1761).

¹⁴ P. Bense-Dupuis, *Grammaire allemande et française*, Paris, E. Danguy, 1643 (rééd. Paris, Vandosme, 1658 et 1674). [D. I. Heim], *Nouvelle méthode pour apprendre facilement et en peu de temps la langue allemande. Accompagnée d'une table des principales racines allemandes*, Paris, Le Monnier, 1673. Jean Perger, *Grammaire allemande et française, ou Nouvelle méthode très facile et très parfaite, pour apprendre la langue allemande... Ensemble quelques dialogues fort curieux, tirez des meilleurs auteurs allemands*, Paris, Variquet, 1665 (rééd. Paris, De Laulne, 1681 et Strasbourg, Schmuck, 1693).

¹⁵ Frédéric Barbier, *Trois cents ans de librairie et d'imprimerie. Berger-Levrault, 1676-1830*, Genève, Droz, 1979, p. 119.

¹⁶ J. de La Champagne, *Méthode abrégée pour apprendre en peu de tems la langue allemande*, Strasbourg, Schmuck, 1689. *Grammaire allemande nouvelle et curieuse... pour apprendre très facilement la langue allemande par une méthode nouvelle et facile pour s'en servir utilement, avec un recueil de plusieurs entretiens sur toutes sortes de matières...*, s.l., s.n., 1703.

Germanophones ou francophones, les auteurs sont dans leur grande majorité des praticiens de l'enseignement, des maîtres de langue exerçant leurs talents auprès des grandes familles de la noblesse ou dans les compagnies militaires, à une époque où la langue allemande s'impose comme un élément essentiel de la formation des officiers. Actifs à la fin du XVII^e siècle, Perger et Léopold sont tous les deux des interprètes du roi et des professeurs de langue allemande, italienne et espagnole. Le premier dédie les éditions successives de sa grammaire à ses élèves les plus prestigieux : Coislin, le marquis de Pont-Château, le comte de la Roche-Bernard, le duc de La Rochefoucault et son frère, le marquis de Liancourt. Heim évoque dans sa dédicace les talents précoces du marquis de Rambouillet, garçonnet de cinq ans. Pierre Deschamps, dont la grammaire paraît à Besançon en 1684 et 1690, est professeur de langues et de géographie de la compagnie du comte de Montcault, gouverneur de la citadelle de la ville¹⁷.

La production d'outils pédagogiques connaît un second temps fort dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. À cette époque, l'allemand n'est plus seulement considéré comme la langue des foires et des champs de bataille, mais également comme un idiome savant et littéraire. La production de grammaires allemandes pour un public français est fortement marquée par la publication de la *Grundlegung einer Deutschen Sprachkunst* de Johann Christoph Gottsched (1748), traité sur la langue allemande qui marque un tournant dans la grammaticalisation de cette langue¹⁸. Celles qui sont publiées en France s'en inspirent directement. La grammaire de Gottsched paraît à Paris en 1753 dans une traduction de Gottfried Quand, puis en 1766 dans une édition revue par Gérau de Palmfeld. Elle inspire également la longue série du *Maître allemand* qui paraît chez le strasbourgeois Koenig à partir de 1753, tandis que les *Nouveaux principes de la langue allemande* de Georg Adam Junker (1760) s'en démarquent explicitement¹⁹. Les recueils de textes allemands préparés pour servir de support à l'enseignement se multiplient dans les années 1760. Il s'agit de volumes composites rassemblant, selon les cas, des fables de Gellert, des anecdotes historiques, des dialogues instructifs, des maximes de sagesse. L'École royale militaire fait imprimer à Strasbourg, chez Heitz, des *Auserlesene Gespräche zum Gebrauche der königlichen Kriegs-Schule* (1761), rapidement remplacés dans l'établissement par l'*Introduction à la lecture des auteurs allemands pour l'usage de l'École royale militaire* de Georg Adam Junker (1763), constitué principalement de fables de Gellert. La *Nouvelle méthode allemande* publiée par Gérau de Palmfeld en 1768 inclut un « dialogue entre un Allemand et un Français qui veut apprendre la langue allemande », des fables d'Ésope et de

¹⁷ Pierre Deschamps, *Nouvelle grammaire ou méthode pour apprendre facilement et en peu de temps la langue allemande*, Besançon, L. Rigoine, 1684 (rééd. 1690).

¹⁸ Sur l'ouvrage, Phillip Marshall Mitchell, *Johann Christoph Gottsched (1700-1766) : harbinger of German classicism*, Columbia, Camden House, 1995. Barbara Kaltz, « Gottscheds *Sprachkunst* und Girards *Vrais principes*: eine Fallstudie zu Übersetzung und Adaptation in der deutschen und französischen Grammatikographie des 18. Jahrhunderts », dans B. Boie et S. Le Moël (dir.), *Traduction et constitution de l'identité, Littérature et nation*, 26, 2002, p. 41-64

¹⁹ Junker affirme que « de toutes les grammaires allemandes, celle de M. Gottsched est la moins propre à enseigner notre langue à un Français » (*Nouveaux principes de la langue allemande pour l'usage de l'École royale militaire*, Paris, Musier, 1762, préface).

Gellert, des prières et des formules de politesse utiles en différentes circonstances. Enfin, de nouveaux dictionnaires bilingues complètent l'arsenal pédagogique²⁰.

Dans cette seconde moitié du XVIII^e siècle, l'enseignement militaire et aristocratique constitue encore le principal creuset de la production pédagogique. La *Grammaire allemande* de Johann Christoph Gottsched est traduite en 1753 par Gottfried Quand à l'« occasion d'enseigner cette langue à plusieurs seigneurs »²¹. Gérau de Palmfeld, qui en revoit l'édition en 1766, est professeur d'allemand des pages de la Grande Écurie du roi, des pages de la reine et de la Dauphine. Les *Nouveaux principes de la langue allemande* de Junker servent aux officiers cantonnés à Hanau puis à l'usage de ses élèves de l'École royale militaire. Corneille de La Pierre, qui publie à Strasbourg ses *Éléments de la langue allemande*, est professeur d'allemand et d'italien aux officiers du régiment d'infanterie du Roi. Clairement mentionnées sur les pages de titre, ces assignations institutionnelles ont une forte valeur distinctive qui facilitent la migration des outils vers des contextes pédagogiques variés.

Leur production reflète une expérience personnelle d'enseignement, doublée d'une capacité de « réduction en art » de leur pratique quotidienne, enrichie enfin par un climat général d'intérêt pour les questions pédagogiques et pour la didactique des langues. Les recueils de textes produits dans les années 1760 se ressentent des réflexions sur l'édition des textes latins pour les petites classes des collèges et sur la difficulté du maniement des dictionnaires pour des élèves débutants. L'*Introduction à la lecture des auteurs allemands pour l'usage de l'École royale militaire* de Junker (1763) est un recueil de fables de Gellert enrichi d'un important appareil de notes infrapaginales, qui doit permettre aux élèves de s'affranchir de l'usage des dictionnaires, dont aucun ne trouve grâce aux yeux de l'auteur. Le texte est imprimé en caractères romains, avec un large interligne permettant de placer au-dessus des mots des appels de notes renvoyant à des précisions de vocabulaire (« 1 *Ich*, je. 2 *haben*, avoir, etc. ») et de construction (« CONSTRUCTION : *Ich habe gehabt einen traurigen Traum*, etc. »). La *Nouvelle méthode allemande* publiée par Gérau de Palmfeld en 1768 présente une mise en page différente. Le « dialogue entre un Allemand et un Français qui veut apprendre la langue allemande » et les fables d'Ésope et de Gellert qui composent la première partie sont également composés avec un très large intervalle interlinéaire, mais celui-ci est directement utilisé pour insérer, en caractères italiques et de plus petit corps, la signification des mots en français puis à la fin de chaque période, en corps romain encore plus petit, la phrase française en entier. Le texte allemand seul, lu par le maître puis par l'élève au début de la leçon, se trouve à la fin du volume²².

Des outils à double sens

Dans cette production pédagogique, Paris et Strasbourg se taillent la part du lion. Les productions extérieures à ces deux villes sont rares, limitées aux autres villes de garnison et de

²⁰ *Nouveau dictionnaire allemand-françois et françois-allemand, à l'usage des deux nations*, Strasbourg, Koenig, 1762 (rééd. 1774, 1782, 1789) et *Dictionnaire de poche allemand-françois et françois-allemand*, Strasbourg, Koenig et Paris, Barrois le jeune, 1787.

²¹ *La grammaire allemande de M. Gottsched, professeur de philosophie de l'université de Leipzig, contenant les meilleurs principes de la langue allemande, dans un ordre nouveau et mise en françois par M. G. Quand*, Paris, Debure l'aîné, Jorry [impr.] et Duchesne, 1753 (rééd. 1754 et 1766).

²² La seconde partie est construite sur le même modèle, mais elle abandonne ensuite le mot à mot.

frontière (Besançon, Colmar) ou à quelques configurations particulières²³. L'importance de la production parisienne s'explique classiquement par la puissance de ses libraires et par la concentration locale des auteurs et du public visé. Celle de Strasbourg qui, en nombre de titres, fait pratiquement jeu égal avec la capitale, reflète une tradition ancienne de production d'outils linguistiques, liée à la situation de frontière et aux circonstances politiques et militaires²⁴. Elle est réactivée, dans la seconde moitié du siècle, par le regain de la librairie strasbourgeoise. À partir des années 1750-1760, à la faveur des progrès de l'intégration au royaume, d'une demande croissante de lecture et d'une nouvelle génération d'imprimeurs, la production de livres augmente. Strasbourg tire parti de sa position géographique pour n'être plus seulement un « entrepôt de livres » dans le commerce entre la France et le monde germanique, mais un lieu où sont produits un nombre croissant d'ouvrages de sciences, de voyage ou de littérature²⁵. Le relatif confinement du marché favorise néanmoins le développement de rivalités entre les principaux libraires : celle qui oppose les Dulsecker et leur concurrent Koenig s'exprime jusque dans les années 1760 par la publication de deux séries de méthodes allemandes, aux préfaces souvent assassines²⁶.

La localisation particulière de cette production pédagogique n'est pas indifférente et ses enjeux méritent d'être étudiés du point de vue de la didactique des langues. Les productions strasbourgeoises semblent en premier lieu particulièrement sensibles à la réversibilité des supports pédagogiques, les ouvrages étant conçus pour être utilisables autant par des Français apprenant l'allemand, que par des germanophones apprenant le français²⁷. Certes, les exemples de cette utilisation à double sens ne manquent pas non plus parmi les productions parisiennes. La page de titre de l'*Art de parler allemand* de C. Léopold, dans son édition de 1744, le présente comme un ouvrage « très utile à tous les Français qui veulent apprendre l'allemand, et à tous les Allemands qui veulent apprendre le français ». Les nombreux dialogues bilingues insérés dans les grammaires en font en effet un instrument à double sens. Dans l'abrégé de ses *Nouveaux principes de la langue allemande* (1769), Junker

²³ On connaît ainsi une édition de la pièce scolaire *Der Edelknabe* réalisée à Clermont-Ferrand en 1782, sans doute pour les besoins des collèges militaires proches, comme Tournon ou Effiat (Michel Bellot-Antony et Dany Hadjadj, « L'enseignement des langues à Riom et Effiat », dans Jean Ehrard (dir.), *Le Collège de Riom et l'enseignement oratorien en France au XVIII^e siècle*, Paris, CNRS Éditions et Oxford, Voltaire Foundation, 1993, p. 191-237, à la p. 220).

²⁴ Simona Negruzzo signale une production importante de grammaires et de livres de conversation dès le premier tiers du XVII^e siècle (*L'armonia contesa. Identità ed educazione nell'Alsazia moderna*, Bologne, Il Mulino, 2005, p. 179).

²⁵ Voir l'exemple de l'imprimerie Levrault étudiée par Frédéric Barbier, *Trois cents ans de librairie et d'imprimerie. Berger-Levrault, 1676-1830*, Genève, Droz, 1979 et celle des Heitz étudiés par Martine Elloy, « Le livre à Strasbourg au XVIII^e siècle », *Bulletin de la Société académique du Bas-Rhin*, XCIV-XCV, 1973-1974, p. 1-71.

²⁶ Les Dulsecker sont les éditeurs de la *Nouvelle méthode* de Sibour, qu'ils ont reprise de la veuve Spoor et qui paraît jusqu'en 1747, puis des *Éléments de la langue allemande* de La Pierre qui connaissent trois éditions en 1741, 1756 et 1760. Koenig produit la longue série du *Maître allemand ou Nouvelle grammaire allemande méthodique et raisonnée*, dont dix éditions paraissent entre 1753 et la Révolution, une en moyenne tous les trois ou quatre ans. En 1756, La Pierre défend la réputation de Sibour, attaqué par le *Maître allemand*, et critique abondamment ce dernier ouvrage, coupable selon lui de noyer ses lecteurs dans le « mystérieux jargon des grammairiens », de leur infliger un volume de « cinq à six cents pages qu'ils s'imaginent être obligés de se fourrer dans la tête avant de pouvoir commencer à parler » et de se draper dans la référence aux plus célèbres grammairiens, qui n'ont jamais prétendu écrire pour des étrangers.

²⁷ Sur la notion de « manuel réversible », A. Reboullet, *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 9, 1992, p. 1-4.

utilise les dialogues rédigés par le huguenot François Roux, professeur de français à l'université d'Iéna, pour sa grammaire française. Si elle n'est pas inhabituelle, la réversibilité des supports apparaît comme une dimension particulièrement soignée par les libraires strasbourgeois, attentifs aux besoins complémentaires de leur double clientèle, francophone et germanophone, qu'il s'agisse de leur bassin local ou de leurs marchés plus lointains. Cette dimension s'accroît même à partir du milieu du XVIII^e siècle, avec le développement de l'enseignement du français dans les écoles de la province. Jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, malgré les progrès de l'enseignement et de la pratique du français, la population reste en effet très majoritairement germanophone, qu'il s'agisse des couches moyennes urbaines ou des milieux commerçants et intellectuels. En Alsace, un certain nombre de collèges jésuites (Sélestat, Rouffach, Molsheim et Haguenau) ne dispensent leurs enseignements qu'en allemand. Les outils pédagogiques restent dans cette langue, en particulier ceux qui servent pour l'enseignement du latin²⁸. Les lieux où l'on apprend la langue royale se multiplient pourtant au cours du siècle. Le français est enseigné au gymnase de Strasbourg à partir de 1751 (à raison de 5 heures par semaine), au gymnase de Colmar à partir de 1765. On apprend également le français dans celui de Bouxwiller, à l'école commerciale fondée à Mulhouse en 1781 ou à l'académie militaire fondée par Pfeffel à Colmar en 1773.

Le développement de l'enseignement du français dans les villes alsaciennes a suscité la production de quelques supports rédigés *ad hoc* par les professeurs de l'établissement (une grammaire, une syntaxe et un recueil de textes en prose et en poésie à Strasbourg²⁹) ou récupérés de la didactique allemande du français³⁰. Si ces instruments répondent à un besoin local et circulent peu, d'autres ont connu une fortune plus large, liée à la pluralité des usages auxquels ils se prêtent. Deux modèles éditoriaux sont alors développés. Le premier, ancien, est celui du format bilingue, adapté aux besoins des écoliers comme à ceux d'un public adulte qui cherche à se distraire et à perfectionner son usage de la langue. En 1758 paraissent chez Koenig la *Vie et les fables d'Ésope avec des réflexions morales en français et en allemand* ; en 1772, chez Bauer, un *Recueil historique, ou Choix de pièces morales, instructives et amusantes, en français et en allemand pour l'usage des amateurs des deux langues* composé par Junker. À partir des années 1760, Koenig se fait une spécialité de dictionnaires bilingues composés « à l'usage des deux nations ».

Le second dispositif éditorial consiste à faire paraître simultanément les versions française et allemande du même texte. Le meilleur exemple de ce coup de force éditorial, qui joue sur la réversibilité des supports pédagogiques, est le *Magasin historique pour l'esprit et le cœur* de Théophile Conrad Pfeffel, qui paraît à Strasbourg en 1764, en allemand (caractères gothiques) et en français (caractères romains). L'ouvrage (réédité en 1768 et 1788)

²⁸ Ces rudiments, recueil de sentences, grammaire ou lexique latins rédigés en allemand *in usum Gymnasii Argentoratensis* sont publiés jusqu'à la fin des années 1780. Pour une présentation, voir Georges Livet, Pierre Schang (dir.), *Histoire du gymnase Jean Sturm. Berceau de l'université de Strasbourg, 1538-1988*, Strasbourg, Oberlin, 1988, p. 207-216.

²⁹ Werner Westphal, « La langue française au Gymnase Jean Sturm », dans Paul Imbs, Alfred Kern (dir.), *Les lettres en Alsace*, Strasbourg, Istra, 1962, p. 143-153.

³⁰ Pour le gymnase de Colmar, le recteur fait imprimer en 1772 chez l'imprimeur local Decker une édition augmentée de l'*Abrégé de la langue françoise en 285 dialogues* du philologue prussien Friedrich Muzell (1684-1753), utilisé depuis 1730 en Allemagne pour l'enseignement du français. Marie-Joseph Bopp, « La langue et la culture française à Colmar dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle : le groupe de Pfeffel », dans *Les lettres en Alsace*, p. 157-178.

correspond d'abord à un réel besoin pédagogique, celui de l'apprentissage de la langue française dans les villes alsaciennes. L'idée de publier un recueil d'anecdotes destiné à servir de livre de lecture pour les enfants vient de l'éditeur et libraire Jean Gottfried Bauer qui contacte Théophile Conrad Pfeffel, dont la renommée comme poète, fabuliste et dramaturge est déjà bien établie. L'ouvrage rassemble, dans un désordre que l'auteur reprochera à son éditeur, trois cents anecdotes tirées des historiens français, Rollin, Vertot ou Raynal, qui magnifient les vertus et les valeurs. Dans l'esprit de Pfeffel, la version allemande est une sorte de « livre du maître » permettant à l'enseignant de dicter un texte aux élèves, de les faire travailler sur la traduction française, enfin de les faire retraduire le texte en allemand, sur trois cahiers différents. Ce texte a connu un immense succès : il a été utilisé pendant une bonne partie du XIX^e siècle comme premier livre de lecture française par les écoliers allemands³¹.

Mais l'ouvrage se plie à d'autres usages que ceux de l'enseignement du « français langue étrangère ». Il sert également de livre de lecture français aux petits Français, « comme très propre à leur faire goûter l'instruction par l'attrait de l'amusement » (Avis, 1788), à une époque où se développe une littérature récréative explicitement composée pour les enfants. Dans le même temps, sa version allemande est utilisée pour l'enseignement de l'allemand dans les collèges français. L'École royale militaire de Paris en possède 196 exemplaires, dont 68 « vieux », en 1776. Le texte est utilisé pour les exercices de version des élèves des collèges militaires de Pontlevoy, de Rebaix et d'Effiat, de même que les fables d'Ésope en version bilingue. La pluralité des usages pédagogiques démultiplie les marchés potentiels, dans un paysage éducatif lui-même très éclaté. Le choix d'une double édition allemande et française est également celui que fait Junker en 1784 pour le *Colomb* et le *Robinson* de Campe. L'explication qu'il en donne confirme les avantages économiques de la formule, qui ouvre des clientèles plus larges que le format bilingue.

On avait d'abord intention de faire imprimer la traduction française de ces deux ouvrages vis-à-vis du texte allemand ; mais on en a été détourné, surtout par la considération qu'un tel arrangement serait trouvé dispendieux à l'égard des enfants et des jeunes gens à qui l'on voudrait faire lire ces livres uniquement pour les bonnes choses qu'ils contiennent, et sans aucunes vues relatives à la langue dans laquelle ils ont été écrits. On la donnera donc séparément et le plus tôt qu'il sera possible.³²

Gothique ou romain : trajectoires sociales et typographiques

La localisation strasbourgeoise de cette production pédagogique a, en second lieu, des implications typographiques. Dans les ouvrages imprimés à Paris, l'emploi des caractères romains, y compris pour les termes allemands, s'impose de lui-même. En effet, les ateliers parisiens ne disposent pas de types gothiques. À cette époque, seul un petit nombre en sont pourvus, principalement dans l'est du royaume : Strasbourg, mais aussi Colmar et Metz. Dans d'autres villes, comme à Lyon ou à Lille, les lettres allemandes ne subsistent plus qu'à l'état de reliquat et ne servent sans doute plus qu'à l'impression des frontispices ou de livres

³¹ Gabriel Braeuner, *Pfeffel l'Européen. Esprit français et culture allemande en Alsace au siècle des Lumières*, Strasbourg, La Nuée bleue, 1994, p. 30-31. L'ouvrage est imprimé à Strasbourg par J. H. Heitz.

³² *Robinson le jeune. Amusement utile pour les enfans, en deux parties, par M. G. H. Campe*, Strasbourg, et se vend à Paris chez l'éditeur et Couturier, 1784, p. VII.

liturgiques³³. L'emploi des caractères romains ne semble d'ailleurs poser aucun problème aux auteurs. Ils sont unanimes à considérer qu'il permet une meilleure lisibilité du texte, tandis que les difficultés de la lecture en gothique sont minorées et évacuées à l'aide d'une table alphabétique. En 1665, Johann Perger se contente d'insérer un alphabet gothique en début d'ouvrage. Un siècle plus tard, Gérau de Palmfeld ne fait pas autrement : « la différence qu'il y a entre ces deux sortes de caractères est si petite, qu'un exercice d'une heure ou deux suffit pour se les rendre familiers »³⁴. Seul Léopold, dans l'*Art de parler allemand* qui paraît à Paris en 1690, signale que comme « il n'y a point de caractères allemands dans ce pays-ci, j'ai été même obligé de faire imprimer l'allemand en caractères français »³⁵.

En invoquant l'argument de la lisibilité pour un lectorat francophone, les auteurs imprimés à Paris font-ils simplement de nécessité vertu ? *A contrario*, là où ils le peuvent, à Strasbourg, les libraires impriment communément les méthodes à l'aide d'une typographie double, gothique pour l'allemand, romaine et italique pour le français³⁶. Quoi qu'il en soit de la difficulté à lire des textes composés en gothique, les jeunes gens qui apprennent l'allemand y sont très tôt confrontés, puisqu'on les fait communément travailler sur des livres venus de l'Empire : au XVIII^e siècle, les fables de Gellert, la *Mort d'Abel* de Gessner, la *Messiede* de Klopstock ou le drame *Minna von Barnhelm* de Lessing, figurent dans les exercices des écoles militaires. Mais l'argument de la lisibilité n'est pas tout à fait vain, dans la mesure où le retrouve repris même dans des publications strasbourgeoises. En 1787, la préface du *Dictionnaire de poche allemand-français et français-allemand* édité par Koenig précise qu'« on a résolu de faire imprimer l'allemand en caractères latins, pour en faciliter la lecture aux Français, que souvent la forme gothique des lettres allemandes rebute plus que les difficultés de la langue ».

En cette seconde moitié du XVIII^e siècle, le choix des caractères ne peut plus être rapporté à de simples contraintes techniques. Il n'est pas dissociable de prises de position culturelles et philosophiques sur la langue allemande, elles-mêmes liées à la position des acteurs dans le champ littéraire. La « conversion » de Georg Adam Junker aux caractères gothiques va ainsi de pair avec sa trajectoire sociale d'homme de lettres désargenté, à la recherche de protecteurs et de sources de revenus. Né en 1716 à Hanau, Junker fait ses études à Halle et Iéna³⁷. Revenu dans sa ville natale, il en dirige le collège de 1746 à 1751³⁸ puis accompagne à Göttingen, sans doute comme précepteur, les deux jeunes barons d'Edelsheim,

³³ Claude Lanette-Claverie, « La librairie française en 1700 », *Revue française d'histoire du livre*, 1972, p. 3-44, p. 14-15, qui précise que le caractère dominant est le Fraktur à Colmar, le Swabacher à Strasbourg. À Metz, Antoine et Collignon disposent d'un gros-romain et d'un cicéro allemand. À Lyon, trois ateliers possèdent une « lettre allemande », sans doute en petite quantité, tandis qu'une « gothique » est également déclarée à Lille.

³⁴ *La grammaire allemande de M. Gottsched*, Paris, Duchesne, 1766, préface. Le chapitre I est consacré à la présentation des lettres, le reste suit en romain.

³⁵ C. Léopold, *Art de parler allemand*, Paris, l'auteur et J. Boudot, 1690, Avertissement, p. IV.

³⁶ Ce n'est pas toujours le cas : lorsque F. G. Schmuck réédite à Strasbourg en 1693 la méthode de Jean Perger, il l'imprime comme il la trouve, en caractères romains.

³⁷ À côté des grands dictionnaires biographiques, on trouvera des éléments dans Frédéric Weinmann, « Les premiers traducteurs de la littérature allemande », dans *Frontières, transferts, échanges transfrontaliers et interculturels. Actes du XXXVI^e Congrès de l'Association des Germanistes de l'Enseignement Supérieur*, Pierre Béhar et Michel Grunewald (éd.), Bern, Peter Lang, 2005, p. 317-329.

³⁸ Il publie en 1750 une *Vorläufige Berichte von der Evangelisch Lutherischen Schule zu Hanau*.

Wilhelm et Georg Ludwig³⁹. Il y passe quelques années et est admis à l'Académie des Belles-Lettres. Pendant cette période, il participe à de grandes entreprises littéraires et est probablement membre d'une Deutsche Gesellschaft, société de poètes et de lecteurs préoccupés de la promotion de la langue et de la littérature allemandes⁴⁰. De retour à Hanau au moment de l'occupation française, il fréquente les officiers français qui occupent le territoire, à qui il dispense des leçons d'allemand⁴¹. Il publie en 1760 ce qui est probablement le fruit et le support de sa pratique pédagogique, les *Nouveaux principes de la langue allemande à l'usage des Français*, dédiés au prince de Soubise, qui commande alors l'armée du Rhin. Ces officiers, d'une certaine manière, le ramènent dans leurs bagages. En 1761, Junker arrive en France et en 1762, à la faveur d'une réforme pédagogique et administrative, il est nommé professeur d'allemand à l'École militaire de Paris⁴².

Dès son entrée dans l'établissement, Junker comprend l'effet d'aubaine que constitue le marché captif des élèves royaux, et entreprend de produire ses propres manuels. Comme on l'a vu, il adapte d'abord à l'usage des élèves de l'École royale militaire la grammaire allemande qu'il avait éditée trois ans plus tôt à Hanau (*Nouveaux principes de la langue allemande pour l'usage de l'École royale militaire*, Paris, Musier fils, 1762). Il en donne également, quelques années plus tard, une nouvelle édition remaniée (1768), ainsi qu'un *Abrégé* (1769). Il produit en second lieu des textes de langue sur lesquels s'entraînent les élèves : une *Introduction à la lecture des auteurs allemands pour l'usage de l'École royale militaire* (1763) et des *Freie Gedanke... ou Pensées libres sur différentes parties de l'art de la guerre* (1764). En 1769, il soumet encore à l'établissement un projet d'ouvrage intitulé *Pratique des principes de la langue allemande, ou suite de thèmes accommodés aux règles de la grammaire*, qui permettrait aux élèves de se dispenser de l'usage des dictionnaires, qu'il juge tous mal faits⁴³.

Cette proximité s'explique en partie par des conditions matérielles extrêmement favorables. Pour les *Nouveaux principes* et l'*Introduction à la lecture des auteurs allemands*, le privilège est accordé au directeur de l'École, Dufresne d'Aubigny, qui en paie sans doute les frais avant de le rétrocéder à Junker. Pour les *Pensées sur la guerre*, Junker obtient une préemption par l'établissement d'un nombre important d'exemplaires, qui lui permet de payer son imprimeur. L'institution apprécie son engagement : en 1764, le Conseil de l'Hôtel lui accorde une gratification extraordinaire de 300 l. pour marquer « la satisfaction qu'il a de ses services », et particulièrement des *Pensées sur la guerre*⁴⁴. Malgré ce dévouement au service

³⁹ La famille est originaire de Hanau. Georg Ludwig (1740-1814), futur ministre d'État de Bade, a alors une dizaine d'années. Les deux frères sont les dédicataires d'une dissertation académique de Junker publiée en 1756 à Göttingen.

⁴⁰ Il publie également une réflexion sur *Die Vortheile, welche deutsche Gesellschaften hohen Schulen bringen* (Göttingen, 1755).

⁴¹ Il évoque dans la préface de ses *Nouveaux principes de la langue allemande* « plusieurs seigneurs françois, aussi distingués par leurs lumières et leurs talents militaires que par leurs grades et leur naissance ».

⁴² *Journal encyclopédique*, septembre 1779, p. 310, à l'occasion d'un procès pour dette.

⁴³ Le Conseil de l'École refuse de donner suite à cette demande et ordonne « qu'au lieu d'ôter aux élèves l'usage des dictionnaires, il faut les accoutumer de bonne heure à s'en servir avec utilité, parce que les dictionnaires allemands ne sont pas plus défectueux que ceux des autres langues, et que les élèves en sortant de l'École royale militaire en auront besoin pour cultiver la langue allemande, et surtout pour écrire des lettres ou donner des ordres par écrit » (MM 668, fol. 84-85. Conseil de police du 6 novembre 1769).

⁴⁴ Voir Emmanuelle Chapron, « Des livres « pour l'usage de l'École royale militaire ». Choix pédagogiques et stratégies éditoriales (1751-1788) », *Histoire, Économie, Société*, 2014, p. 3-16.

de l'institution, Junker y reste moins d'une décennie : en novembre 1769, il est prié de quitter les lieux avec femme et enfants⁴⁵. Il est possible que ses constantes sollicitations financières aient fini par lasser le Conseil et que ses créanciers, qui harcèlent en permanence le trésorier de l'Hôtel pour faire opposition sur ses appointements, aient eu le dernier mot⁴⁶.

Dans la préface de ses *Nouveaux principes de la langue allemande* (Paris, Musier, 1762), Junker reprend en apparence des arguments classiques sur la meilleure lisibilité des caractères romains.

C'est plutôt la réflexion que la nécessité qui m'a fait substituer des lettres latines à celles dont on imprime communément les livres allemands. Ces caractères gothiques ne se trouvaient pas à la vérité dans les imprimeries de Paris, mais on aurait pu y remédier, et Messieurs les supérieurs de l'École royale militaire, attentifs à tout ce qui peut être utile à la jeune noblesse que le roi confie à leurs soins, étaient disposés d'en faire fondre de nouveaux, si j'avais pensé que cela eût pu contribuer en quelque chose à l'avancement de ceux à qui l'ouvrage est destiné principalement. J'ai cru qu'il était à tous égards plus convenable d'employer des caractères déjà connus, vu qu'il y aurait alors une difficulté de moins. Il est vrai que pour lire les livres allemands, il faut en connaître les lettres ; mais il n'est pas moins vrai aussi qu'un François, dès qu'il sait les principes de la langue, n'a aucune peine de se rendre les lettres allemandes familières, qui l'auraient fatigué au commencement. D'ailleurs quelques pages imprimées en caractère allemand qu'on trouvera à la fin du livre dans le supplément, remédieront à tout inconvénient qu'on pourrait s'imaginer de trouver dans une grammaire allemande imprimée en lettres françaises.

Seule concession aux nécessités pédagogiques, un alphabet allemand et un *Deutscher Text zur Uebung im Lesen*, tiré du *Daphnis* de Gessner sont insérés (non paginés) entre les p. 256 et 257. Le parti pris n'aurait rien que de très classique, si Junker n'affirmait pas, à la suite de ces déclarations : « Je ne doute pas que l'usage du caractère rond ou latin ne devienne même en Allemagne plus commun qu'il n'y a été jusqu'ici », et n'encourageait à l'abandon de ces caractères « qui ne sont que des monuments du mauvais goût des siècles passés et qui, en dépit de l'art et du goût industrieux des Breitkopf, donneront toujours un air barbare et grotesque à nos meilleures productions »⁴⁷. En 1768, en dédicaçant la nouvelle édition de ses *Nouveaux principes* à l'Académie des sciences et belles-lettres de Berlin, Junker confirme une prise de position qui cherche dans le livre français – dans sa langue comme dans sa typographie – la source de toute excellence intellectuelle.

Comment expliquer alors que la troisième édition des *Nouveaux principes* paraisse à Strasbourg, en 1780, chez Koenig, en caractères gothiques ? L'Avis de l'éditeur justifie la mutation typographique par les critiques qui ont accueilli l'ouvrage : « Car, persuadés que le caractère dit allemand était aussi propre à la langue allemande que le caractère grec, par exemple, l'est à la langue grecque, ces messieurs [les critiques] ne pouvaient ne pas regarder comme un défaut, l'usage d'imprimer de l'allemand en lettres romaines ou françaises ». En présentant cette mutation comme une concession aux critiques et l'expression du souci de remédier « à un inconvénient, vrai ou imaginaire », l'éditeur prend garde de ne pas déjuger

⁴⁵ MM 668, fol. 87v°. Conseil de police du 20 novembre 1769. Le Conseil de l'hôtel évoque « des raisons à lui connues ».

⁴⁶ D'après une lettre du Conseil au prince de Montbarey, 4 novembre 1778 (MM 671, fol. 173).

⁴⁷ *Nouveaux principes de la langue allemande*, Paris, Musier fils, 1762, Préface, p. XXVI.

l'auteur. Il reste que les impératifs éditoriaux l'ont emporté sur les prises de position initiales de Junker.

Impératifs éditoriaux ou convictions intellectuelles ? Le positionnement propre de l'éditeur n'est sans doute pas à négliger dans cette affaire. Koenig est un protagoniste actif de la librairie et de la vie culturelle strasbourgeoise. Il est le premier à ouvrir un cabinet de lecture dans la ville, dès 1748. Il est lié à la Deutsche Gesellschaft de Strasbourg, qui constitue, à l'image de celle de Leipzig, une petite société de lecteurs attachés à la promotion de la langue et de la littérature allemandes. Il entretient même des relations personnelles avec Gottsched⁴⁸. Les critiques dont il se fait l'écho ne proviennent pas des périodiques français, mais bien plutôt de l'autre côté du Rhin : en 1781, le compte-rendu de l'ouvrage publié dans l'*Allgemeine deutsche Bibliothek* souligne immédiatement la nouvelle donne typographique⁴⁹.

Le retournement typographique des *Nouveaux principes* n'est pas non sans lien avec l'infléchissement significatif que connaît la carrière de Junker après son limogeage de l'École royale militaire en 1769 et avant qu'il n'y soit réintégré, en tant que professeur de droit public et particulier, en 1784⁵⁰. Pendant ces quinze années de traversée du désert, Junker ne quitte pas pour autant Paris. Comme on l'a vu, il utilise la gloire de son ancienne fonction pour s'insérer sur un marché pédagogique en expansion. En 1777, l'École lui accorde une pension de mille livres, en reconnaissance des services anciennement rendus à l'établissement, mais ses créanciers en rendent le versement aléatoire⁵¹. Il tente enfin de compléter ses revenus par des travaux de plume. Il commet des compilations pour les imprimeurs avignonnais Girard et Seguin (un *Choix varié de poésies philosophiques et agréables, traduit de l'anglais et de l'allemand* paraît en 1770, un *Choix de philosophie morale propre à former l'esprit et les mœurs* l'année suivante, sans nom d'auteur). Il produit également des traductions de l'allemand vers le français pour les libraires parisiens. Ses traductions de Klopstock, Wieland, von Teubern ou Mendelssohn en font un « passeur » de la littérature allemande contemporaine ; son *Théâtre allemand*, publié avec Liébault en 1772, est la première somme dramaturgique contemporaine mise à disposition du public français⁵². Il réalise enfin des traductions du français vers l'allemand, qui paraissent toutes à Strasbourg chez Bauer au début des années 1770. Après la parution du *Recueil historique* en 1772, qui rassemble en version bilingue des extraits d'historiens français traduits en allemand, il traduit en allemand l'essai de Jacques-Agathange Le Roy sur les usages médicaux de l'écorce du garou (1767, trad. 1773) et le traité du remède pour guérir le cancer de Guillaume-René Le Febvre, l'année même de sa parution en français (1775).

⁴⁸ Martine Elloy, « Le livre à Strasbourg au XVIII^e siècle », *Bulletin de la Société académique du Bas-Rhin*, XCIV-XCV, 1973-1974, p. 1-71, à la p. 32.

⁴⁹ *Allgemeine deutsche Bibliothek*, 1781, t. 47, p. 580-584. La 3^e édition avait également fait l'objet d'une longue recension de J. J. Eschenburg dans le même périodique (1771, t. 2, p. 922-937).

⁵⁰ Sa carrière prend alors une autre tournure : ses productions littéraires s'interrompent, le cours de droit public qu'il promet à l'établissement reste inachevé. En 1793, l'*Almanach national de France* le signale comme professeur de législation à l'école centrale de Seine et Marne d'abord établie à Melun, puis transférée à Fontainebleau. C'est dans cette ville qu'il meurt en 1805.

⁵¹ MM 674, fol. 118.

⁵² *Théâtre allemand, ou Recueil des meilleures pièces dramatiques, tant anciennes que modernes, qui ont paru en langue allemande ; précédé d'une dissertation sur l'origine, les progrès et l'état actuel de la poésie théâtrale en Allemagne*, Paris, Costard, 1772.

Par ses productions pédagogiques et ses traductions de l'allemand vers le français, Junker est un bon indicateur de la « mode allemande » qui se développe en France à partir des années 1760, autant que de l'expansion contemporaine de la librairie strasbourgeoise. Le choix de Junker et de son éditeur parisien Couturier de imprimer le *Colomb* et le *Robinson de Campe* en caractères gothiques conclut cet itinéraire de « conversion ».